



Check for updates

Теория литературы и литературоведение

UDC 81

EDN KBUSUI

<https://doi.org/10.33910/2686-830X-2025-7-2-93-98>

## Une parenté stylistique: François Rabelais et Léon Bloy

C. Guarneri <sup>✉1</sup>

<sup>1</sup>Université pédagogique d'État russe nommée d'après A. I. Herzen,  
48 quai de la Moïka, Saint-Pétersbourg 1911186, Russie

### Auteur

Clément Guarneri, e-mail:  
[clementguarneri@orange.fr](mailto:clementguarneri@orange.fr)

**Pour citer cet article :** Guarneri, C. (2025) Une parenté stylistique: François Rabelais et Léon Bloy.

*Language Studies and Modern Humanities*, vol. 7, no. 2, pp. 93–98.  
<https://doi.org/10.33910/2686-830X-2025-7-2-93-98> EDN KBUSUI

**Historique éditorial :** Reçu le 10 avril 2025 ; examiné le 2 juillet 2025 ; accepté le 6 juillet 2025.

**Financement :** Cette étude n'a bénéficié d'aucun financement externe.

**Copyright:** © C. Guarneri (2025). Publié par l'Université pédagogique d'État de Russie Herzen. Cet article est en libre accès selon les termes de la licence [CC BY License 4.0](#).

**Résumé.** L'écrivain Léon Bloy (1846–1917) se considérait comme un héritier de François Rabelais. Dans *Le Désespéré*, l'auteur déclarait même le style de Marchenoir (son double littéraire) parent de ce dernier. Cet article se propose d'examiner la portée de cette assertion. Pour ce faire, il rappelle les sources d'inspiration des deux auteurs, spécifie leur approche syncrétique de la langue et la caractérise, en relevant les influences du grec ancien, du latin, de l'italien et des langues régionales de la France. Il met ainsi à jour des procédés d'écriture communs aux deux hommes de lettres, en particulier dans la création des néologismes. Puis il établit l'esquisse d'un dictionnaire commun entre les deux écrivains à partir des œuvres suivantes : *Gargantua*, *Pantagruel*, *Le Désespéré* et *La Femme Pauvre*. L'existence de ce lexique commun atteste enfin d'une même folie du mot, qui concourt à élaborer une langue-monde. Cette langue-monde s'inspire de tous les champs de l'activité humaine, en vertu d'une quête du sens, qui affecte le style et lui confère une dimension « monstrueuse », aboutissant à une véritable rhétorique de l'hypertrophie. Une rhétorique de l'hypertrophie, à la fois fondement et ressort de l'entreprise poétique, qui fait la spécificité de François Rabelais et de Léon Bloy tout en les rassemblant.

**Mots-clés:** Léon Bloy, François Rabelais, littérature française, étude de style, lexicologie

## A stylistic link: François Rabelais and Léon Bloy

C. Guarneri <sup>✉1</sup>

<sup>1</sup>Herzen State Pedagogical University of Russia, 48 Moika Emb., Saint Petersburg 191186, Russia

### Author

Clément Guarneri, e-mail:  
[clementguarneri@orange.fr](mailto:clementguarneri@orange.fr)

**For citation:** Guarneri, C. (2025) A stylistic link: François Rabelais and Léon Bloy. *Language Studies and Modern Humanities*, vol. 7, no. 2, pp. 93–98. <https://doi.org/10.33910/2686-830X-2025-7-2-93-98> EDN KBUSUI

**Received** 10 April 2025; reviewed 2 July 2025, accepted 6 July 2025.

**Funding:** The study did not receive any external funding.

**Copyright:** © C. Guarneri (2025). Published by Herzen State Pedagogical University of Russia. Open access under [CC BY License 4.0](#).

**Abstract.** The writer Léon Bloy (1846–1917) saw himself as an heir to François Rabelais. In *The Desperate Man*, the author even declared that the style of Marchenoir (his literary double) was related to Rabelais. This article sets out to examine the significance of this assertion. To do so, it recalls the sources of inspiration of the two authors, specifies their syncretic approach to language and characterizes it, noting the influences of ancient Greek, Latin, Italian and the regional languages of France. The article also reveals the writing processes shared by the two men of letters, particularly in the creation of neologisms. It then draws up the outline of a dictionary shared by the two writers, based on the following works: *Gargantua*, *Pantagruel*, *The Desperate Man* and *The Poor Woman*. The existence of this shared vocabulary testifies to a shared madness for words, which contributed to the creation of a world-language. This world-language is inspired by all fields of human activity, by virtue of a quest for meaning that affects style and gives it a “monstrous” dimension, resulting in a veritable rhetoric of hypertrophy. A rhetoric of hypertrophy, at once the foundation and the mainspring of the poetic enterprise, which is what makes François Rabelais and Léon Bloy so special, while at the same time bringing them together.

**Keywords:** Léon Bloy, François Rabelais, french literature, style study, lexicology

Aussi étonnant que cela puisse paraître, il existe à ce jour peu d'études sur les liens entre l'œuvre de François Rabelais et de Léon Bloy. Pourtant, les références à l'auteur de *Gargantua* abondent dans les textes de l'écrivain catholique et ne sont pas anodines. Au contraire, le lien établit entre les deux stylistes, par Léon Bloy lui-même, loin d'être le fruit du hasard ou une revendication filiale abusive, révèle l'existence d'une indéniable parenté, tant la langue des deux hommes semble s'abreuver aux mêmes sources, se faire écho et dialoguer. En effet, tous deux cherchent à matérialiser dans leurs textes, le mythe de la corne d'abondance, par un quasi-fétichisme du mot et une quête permanente d'une espèce d'harmonie babélique.

*Par l'effet d'une loi spirituelle bien déconcertante, il se trouva que la forme littéraire de cet enthousiaste était surtout consanguine de celle de Rabelais. Ce style en débâcle et innavigable qui avait toujours l'air de tomber d'une alpe, roulait n'importe quoi dans sa fureur. C'étaient des bondissements d'épithètes, des cris à l'escalade, des imprécations sauvages, des ordures, des sanglots ou des prières. Quand il tombait dans un gouffre, c'était pour ressauter jusqu'au ciel. Le mot, quel qu'il fût, ignoble ou sublime, il s'en emparait comme d'un projectile, un brûlot, un engin quelconque pour dévaster ou pour massacrer* (Bloy 2010, 182).

On soulignera, au passage, que cette parenté stylistique coupe court à de récents préjugés qui voudraient faire de Léon Bloy un auteur décadent, symptomatique de la « fin de siècle », alors que rien ne fut plus éloigné de son esprit que l'esthétique décadente.

À l'inverse de ses contemporains, Léon Bloy ne cultivait pas l'excentricité du mot rare pour le mot rare, mais usait de chaque vocable avec précision et soin, pour façonner des images et des métaphores à la fois justes et parlantes. Cet usage savant du langage s'accompagne d'ailleurs d'une puissante réflexion sur le langage même, notamment dans *l'Exégèse des lieux communs*, où, dans la lignée de Flaubert et de son *Dictionnaire des idées reçues*, l'homme de lettres s'ingénier à montrer la vacuité des *topoi* et réhabilite la langue poétique comme instrument privilégié de la connaissance, et, en particulier, comme instrument au service de la connaissance de Dieu.

En ce sens, la langue de Léon Bloy dit, nomme, et incarne, autant qu'elle magnifie ou éreinte et orne, en vertu de cette quête du Verbe, dont le texte témoigne, et qui s'élabora comme un dialogue entre la créature et le Créateur.

Que cela paraisse aujourd'hui volontiers inactuel et vain à certains ne change rien à la perspective de notre étude qui tend à expliciter la parenté des

deux écrivains, par-delà la divergence des philosophies et du contexte sociolinguistique et culturel propre à chacun. Car, chez l'un comme chez l'autre, la prolifération du mot est à la fois le fondement et le but de la recherche poétique, qui tend à ériger une langue-monde.

Interrogeons-nous alors sur cette approche syncrétique de la langue, commune à Rabelais et à Bloy, avant de présenter un court dictionnaire, puis d'observer la variété des lexiques, pour enfin réfléchir à cette rhétorique de l'hypertrophie qui livre bataille au sens commun, en jugule la bêtise, et nous en délivre par le rire, nous faisant passer ainsi de l'ombre à la lumière.

### **Une approche syncrétique de la langue**

L'approche syncrétique de la langue chez Rabelais et Bloy est certainement le fruit d'une affinité esthétique, mais surtout la résultante d'une formation intellectuelle qu'étaient les humanités. En outre, si mentionner l'humanisme de Rabelais relève du poncif, il n'est pas inutile de préciser que des études récentes ont fourni sur Léon Bloy de nombreuses et précieuses informations quant à ses lectures.

Aujourd'hui, on peut affirmer avec certitude qu'au lendemain de sa conversion, Léon Bloy, encouragé par son maître Jules Barbey d'Aurevilly, entreprit la lecture des auteurs latins\* (Cicéron, Horace, Ovide, Juvénal, Suétone, Tacite, Tite-Live et surtout saint Jérôme), mais aussi des classiques français et étrangers, ainsi que celle de ses contemporains. À ces études, s'ajouta l'influence du Connétable des Lettres, lui-même admiratif des langues régionales, principalement du normand, qui ne fut pas sans incidence sur les conceptions stylistiques du disciple et participa sans doute de cette vision babélique de la langue, par alliage de sources diffuses, étrangères et archaïques, qui peuvent expliquer, voire justifier, la passion de Bloy pour la langue de Rabelais. Tous deux cultivaient le goût des sources populaires et argotiques, du grec, du latin, mais aussi de l'italien, quoique Bloy ait été autodidacte, et qu'il n'ait jamais maîtrisé que le latin en plus du français. Il n'empêche qu'on relève chez lui nombre d'emprunts à ces langues, dus à ses lectures. Enfin, on rappellera que les deux œuvres partagent une véritable fascination pour le lexique médical, anatomique et scientifique ; nous y reviendrons.

Au risque de paraître ridicule, rappelons que, de son côté, Rabelais fit le choix du français, et non

\* Pour de plus amples informations sur le sujet et les lectures latines de Léon Bloy, il est conseillé de se reporter à l'ouvrage de Gaëlle Guyot (Guyot 2003).

du latin, à une époque où les érudits occidentaux hésitaient encore entre la langue de l'Église romaine et les langues vernaculaires. Par ce geste, il signifiait son appartenance à une jeune littérature en langue française et employait une langue en pleine formation, pour le moins perméable à celles de ses voisins, dont l'italien, dans laquelle l'humaniste puisa à l'envi.

Pour notre approche, il est intéressant de noter que, à son époque, la langue de Rabelais constituait déjà une rupture avec les politiques linguistiques d'autres auteurs, comme le souligne Mireille Huchon qui rappelle les polémiques qu'entretenaient nombre d'humanistes à propos de l'influence de la langue italienne en France, dont : « les ouvrages d'Henri Estienne [étaient] autant de charges contre la Cour italianisée sous l'influence de l'entourage de Catherine de Médicis » (Rabelais 2007, 633). Par conséquent, au XVI<sup>ème</sup> siècle, Rabelais était déjà, aux yeux de certains, le paragon de la langue plurielle, qui faisait un usage excessif de vocables toscans ; par exemple, le terme « spadassin » (Rabelais 2007, 304), qu'on retrouve également chez Bloy, à l'occasion d'une cinglante ironie envers un homme de lettres, décrit comme suit : « le spadassin des lettres ». Et, chez Rabelais, comme chez Bloy, l'italien, après le français évidemment, est la langue vernaculaire la plus présente, à travers des néologismes dérivés du toscan donc. Dans l'œuvre de Bloy, on rencontre ainsi le mot « sigisbéen » (Bloy 2010, 83), formé sur l'italien *cicisbéo*, qui signifie 'chevalier servant' ; celui de « bardache » (Bloy 2010, 244), formé sur l'italien *bardascia*, qui signifie 'jeune garçon' etc., tandis que, dans son *Gargantua*\* (Rabelais 2007, 634), Rabelais emploie quant à lui des mots directement retranscrits du toscan : « scale » (XXIII), « brigantin » (XVI), « carracque » (XVI), « indague » (IX), etc.

À cet usage de l'italien s'ajoute un goût partagé de l'ancien français, des dialectes et de l'argot. Ce lexique est souvent puisé dans des textes médiévaux, ou tout simplement entendu dans la rue et les troquets. On sait, du reste, l'intérêt que Rabelais avait pour le picard, le normand et le gascon, tandis que Bloy se délectait des chroniqueurs médiévaux, ainsi qu'en attestent ses références à Froissart, dans les exergues de ses contes militaires, recueillis dans *Sueur de sang*. Son *Journal inédit* témoigne quant à lui de sa passion pour les dictionnaires et de ses habitudes dans les cafés, où il relevait les expressions colorées du petit peuple.

Si les mots empruntés à l'ancien français ou à la langue populaire ne sont évidemment pas iden-

tiques chez Rabelais et chez Bloy, ils s'enracinent dans le même terreau et donne à leur langue cette coloration si surprenante et cet accent qui oscille du sublime au familier, voire au grossier, pour donner à l'expression un tour truculent et gouailleur qui provoque le rire. Il n'est pas rare ainsi de rencontrer, dans la prose de Léon Bloy, des mots d'un emploi vieilli ou populaire, tirés parfois du vieux français : « borne » (Bloy 2010, 122) pour désigner la rue, « goujate » (Bloy 2010, 311) dans le sens de vieille fille, « renarde » (Bloy 2010, 314) employé également par Rabelais, dans l'expression « escorcher le renard », (Rabelais 1973, 101) pour dire 'vomir', « rouleuses » (Bloy 2010, 314) pour parler des prostituées. On ne trouve cependant pas chez Bloy, comme chez Rabelais, des constructions syntaxiques archaïques, mais seulement lexicales ; en cela, Bloy rompt avec l'écriture de l'humaniste qui se plaît à écrire l'article masculin *ly* et le pronom personnel *my* comme le relève Mireille Huchon (Rabelais 2007, 636). Rabelais enrichissait aussi son vocabulaire de régionalismes à l'instar d'un cuisinier saupoudrant ses plats d'épices\*\*.

À cet égard, au XVI<sup>ème</sup> siècle, la langue de Rabelais sortait donc déjà des limites assignées au français par certains théoriciens de l'époque, comme plus tard, celle de Bloy allait s'affranchir des canons de son temps, pour désenclaver la langue.

Enfin, Léon Bloy ne se bornait pas, comme les romantiques, à retranscrire, par certains vocables, la « couleur locale », ni même à imiter son vieux maître Barbey d'Aurevilly, qui usait de mots tirés du patois ou du normand dans ses romans, pour enracer son œuvre dans un terroir, le plus souvent celui de la Normandie de son enfance. Pour Bloy, comme pour Rabelais, le langage, dans sa diversité même, est le lieu où l'homme exprime le mieux sa liberté et sa connaissance.

La langue de nos deux auteurs ne jouirait pas d'un tel prestige si elle n'avait su mieux qu'aucune autre peut-être, réemployer l'héritage antique avec autant d'habileté et de justesse. Rabelais connaissait à fond le grec et le latin, bien entendu, mais avait aussi étudié l'hébreu. Son lexique en porte la marque.

On ne peut ici toutefois prolonger le parallèle entre la langue rabelaisienne et bloyenne qu'en vertu de leur connaissance du latin. D'autre part, il va de soi que les deux hommes firent un usage différent de la langue latine. Si, chez Rabelais, le latin est souvent l'occasion d'une parodie, d'une raillerie ou d'une déformation de celui des scolastiques (on peut à juste titre parler d'un latin

\* Nous reprenons ici à Mireille Huchon les emprunts cités de Rabelais au toscan.

\*\* Pour un aperçu de ce vocabulaire, se reporter au dossier constitué par Mireille Huchon (Rabelais 2007, 636–637).

de cuisine), il est chez Bloy l'insigne expression du sacré, du Divin, du fait de sa foi intransigeante et du culte qu'il vouait littéralement au texte de la Vulgate.

Ceci étant, le latin occupe une place prépondérante dans la langue des deux écrivains. Et, par effet de mimétisme avec la rhétorique latine, il bouleverse le rythme de la phrase, sa construction et sa sonorité, en y introduisant : allitérations, homéoptotes, homéotéleutes, qui donnent au tout une dimension euphonique.

En matière de vocabulaire, on trouve par exemple, l'emploi du mot « contemner » (chez Rabelais comme chez Bloy), qui signifie ‘mépriser’, il est issu du latin *contemnere* ; ou encore l'emploi du verbe « admonester », formé sur le latin populaire *admonestare* et le latin classique *admonere*, ‘avertir’. Les exemples ne manquent pas. Nous ne pouvons hélas mener ici une étude plus complète sur ce thème. L'influence de la langue latine sur la langue de Rabelais et de Bloy n'en demeure pas moins patente.

Parallèlement à ce phénomène, on remarque chez tous deux un goût partagé du néologisme (à partir du grec ou du latin), des mots factices, tantôt inventés à partir d'étymologies réelles ou frauduleuses, ou par dérivation du latin, par ajout d'un suffixe, d'un préfixe, par adjektivation, ou encore création d'adverbes, quand ce n'est pas la conséquence d'un simple jeu de sonorités.

Donnons-en quelques exemples :

Chez Rabelais : « caséiforme » formé à partir du latin *caseus*, ‘fromage’, auquel il ajoute le mot forme ; l'adjectif « terrestérité » (Rabelais 2007, 41), avec l'ajout du suffixe – ité, exprimant la qualité, ce qui signifie ‘la qualité de ce qui est terrestre’ ; « vignolat » (Rabelais 2007, 177), par ajout du suffixe – at qui latinise le français par mimétisme du génitif latin, en incorporant le « de », pour dire ‘de la vigne’ ; « ignave » (Rabelais 2007, 295) dérivé du latin *ignavus*, paresse ; « latrialement » (Rabelais 1973, 97), dérivé du latin *latria*, ‘adoration’, avec ajout du suffixe –ment pour former un adverbe.

Chez Bloy : « épiphénoménique » (Bloy 2010, 104) néologisme dérivé du mot épiphénomène, et qui prend le sens, en rhétorique, d'une exclamation au tour vif ; le mot « hiérographie » (Bloy 2010, 134) néologisme constitué du grec *hieros*, saint, sacré et de « graphie », substantif dérivé du verbe *graphein*, ‘écrire’ ; l'adjectif « pulchritude » (Bloy 2010, 353), néologisme forgé à partir du latin *pulchritudo*, ‘beauté’ ; l'adjectif « exalumineuse » (Bloy 2010, 396) néologisme formé avec le préfixe latin *ex*, ‘hors de’, et le mot lumineux, pour signifier la qualité de la perle quand elle est plus claire et plus riche en couleur.

## Esquisse d'un dictionnaire commun

Si Léon Bloy puise en effet dans les mêmes sources linguistiques que Rabelais, il convient également de montrer en quoi celui-ci dialogue avec l'humaniste, et dans quelle mesure il renouvelle l'emploi des mots usités par ce dernier, et tombés en désuétude au fil des siècles. Car comme le rappelle très justement Mireille Huchon :

*L'œuvre de Rabelais n'a pas eu de pérennité immédiate. C'est une langue d'usage, ornée, soumise aux figures de l'élocution qui s'imposera majoritairement comme une langue littéraire française, celle dont parle Budé dans l'*Institution du prince* (publié en 1547) ou Fouquelin dans sa *Rhétorique* (1555) (Rabelais 2007, 640).*

Un même constat sur l'absence de pérennité immédiate de l'œuvre de Léon Bloy peut d'ailleurs être fait. S'il fut certes salué par des écrivains du vingtième siècle, tels que Georges Bernanos, Blaise Cendrars ou Louis-Ferdinand Céline, il ne fut jamais imité.

Quoi qu'il en soit, ce dialogue entre Léon Bloy et Rabelais ne se fit pas seulement au travers des sources langagières, ni même des registres stylistiques, qu'une étude de la poétique carnavalesque, avec les catégories du grotesque et du sublime a mis en évidence, mais au travers d'un dictionnaire commun que nous nous proposons d'esquisser à présent, sans prétendre toutefois à l'exhaustivité. C'est dans le mot, en tant qu'entité sonore et signifiante, quasi matérielle et charnelle, que Léon Bloy rendit son hommage le plus saisissant à l'un des plus grands maîtres de la littérature française.

Voici donc l'esquisse de ce court dictionnaire :

- Admonester (Rabelais 2007, 261); admonition, ‘avertissement solennel’ (Bloy 2010, 266): exhorter.
- Cantharidisé (Rabelais 1973, 361), cantharides, ‘aphrodisiaque fabriqué à base de coléoptères’ (Bloy 2010, 295): avec des extraits de cantharides.
- Carreau d'arbalète (Rabelais 1973, 335), carreaux (Bloy 2010, 144): un trait d'arbalète.
- Caséiforme (Rabelais 2007, 41), caséeuse, ‘qui sent le fromage’ (Bloy 2010, 300): en forme de fromage.
- Conculquée (Rabelais 2007, 291; Bloy 1980, 75): foulée aux pieds.
- Contemner (Rabelais 1973, 133; Bloy 2010, 109): mépriser.
- Escorcher le renard (Rabelais 1973, 101), ‘renarde’ (Bloy 2010, 314): vomir.
- Ignave (Rabelais 2007, 295), ignavie (Bloy 2010, 73): lâche, paresseux.

- Sédition (Rabelais 2007, 171; Bloy 2010, 342): sédition au sens de péché, la sédition comme péché donc.
- Tourner le tour (Rabelais 1973, 329), tordu au cabestan, (Bloy 1980, 28): le cabestan.
- Vietz d'azes (Rabelais 2007, 41), viédase (Bloy 1980, 121): le vit d'âne en gascon.

Il serait ici judicieux d'élargir l'esquisse de ce dictionnaire commun aux œuvres complètes des deux écrivains, pour donner à ce lexique son ampleur réelle. Il est en effet certain qu'il y aurait matière à étendre la liste et que celle-ci révèlerait d'intéressants parallèles, ainsi qu'une dimension nouvelle dans l'usage des mots de Rabelais par Léon Bloy.

### La variété du lexique

Après ce bref aperçu d'un dictionnaire commun aux deux écrivains, il est nécessaire d'en revenir à cette folie du mot qui animait Rabelais et Bloy et dont l'ardeur fait écho à cette pratique de la langue que Roland Barthes nommait très justement, à propos du Vieux de la Montagne : « l'érotique du langage » (Barthes 1993, 239).

Si l'on peut en effet relever un éros du langage chez Rabelais et chez Bloy, ce n'est pas seulement aux vues des seules sources communes, mais aussi et surtout en vertu d'une consanguine fascination pour les mots de toute nature et de toute origine. Néanmoins, il ne faudrait pas préjuger d'un usage indifférent, voire indifférencié du mot. Au contraire, une telle pratique est tout à fait étrangère aux deux écrivains. Un mot n'en vaut pas un autre. Ils ont chacun une valeur intrinsèque, en dépit d'un glissement perpétuel de leur sens. Car ni Rabelais, ni Bloy, ne proposent une conception relativiste du langage. Il y a, bien au contraire, une tentation, certes vaine, mais parfaitement consciente, d'une langue totale, absolue. Par conséquent, un mot vaut mieux que tel autre pour exprimer telle chose, et telle image n'est pas identique à telle autre.

La palette lexicale ne peut donc être réduite, et ne saurait se limiter, mais doit toujours s'élargir, s'enrichir de mots nouveaux, pour œuvrer à cette entreprise babélique du langage, seule capable d'unifier le singulier dans l'universel de la langue. Or, voici pourquoi, les deux œuvres ont recours à des registres divers, qui impliquent tour à tour le vocabulaire médical, anatomique, scientifique, philosophique ou encore théologique, malgré leurs natures peu littéraires. Car si les langues de Rabelais et de Bloy sont éminemment littéraires, dans le sens où elles n'existent nulle part ailleurs que dans des textes, c'est-à-dire dans le territoire du sens

et de la liberté, elles n'en demeurent pas moins l'expression d'une tentative de représentation de l'infinitude de la Création. Tant et si bien que seule la variété du lexique est en mesure de combler les insuffisances d'une langue purement *littéraire*, entendue comme un vase clos, à savoir un domaine imperméable aux autres champs du discours.

Ainsi, chez Rabelais et Bloy, les mots étrangers peuvent trouver leur place et s'insérer dans le corps du texte pour l'enrichir et non pour le dénaturer. Pour cette raison, toutes les langues, toutes les modalités d'expression sont conviées, voire même accueillies et insérées, si nécessaire, pour dire le monde. Dès lors, peu importe que la phrase soit hirsute ou alambiquée et d'une sonorité étrange ; dans sa bigarrure et son bariolé, elle se confronte au divers du monde et tente de rivaliser avec lui, par une tentative de matérialisation de ce divers dans le langage, qui incarne le multiple et l'unifie dans le texte, pour le faire signifier.

### Une rhétorique de l'hypertrophie

Parler d'une rhétorique de l'hypertrophie chez Rabelais et Bloy n'est donc pas une exagération, car si l'on considère à leur juste valeur les sources d'inspiration, les créations verbales et les différents registres du lexique rabelaisien et bloyen, il semble bien que la richesse langagière et sa dimension pléthorique en soient les ressorts essentiels et le fondement.

Lire Rabelais et Bloy, c'est donc, à chaque fois, faire et renouveler une expérience radicale et limite du langage, dans lequel le flot des mots semble étouffer, par son abondance et sa surenchère, la platitude et la médiocrité de la langue du « prêt-à-penser ». Rabelais et Bloy évincent ainsi l'illusion des contenus conventionnels de la langue, qui ne pensent pas, et nous invitent à les dépasser ou à nous en affranchir, soit par un emploi originel ou étymologique du mot, soit par une création, capable de pallier un manque du français.

Le langage n'est plus alors un simple outil de communication, il est une quête insatiable du sens, qui nécessite une absolue refonte de ses composantes et de sa structure aux conséquences nécessairement « monstrueuses », puisqu'en dehors des cadres institutionnels de la langue, posés par les hommes, pour entreprendre la seule quête qui vaille à leurs yeux, la quête du Verbe.

### Conflict of Interest

The author declares that there is no conflict of interest, either existing or potential.

## Sources

- Bloy, L. (2010) *Le Désespéré* [*The desperate man*]. Paris: Flammarion Publ., p. 182. (In French)
- Bloy, L. (1980) *La Femme Pauvre* [*The woman who was poor*]. Paris: Folio Publ.; Gallimard Publ., 436 p. (In French)
- Rabelais, F. (1973) *Pantagruel*. Paris: Folio Publ.; Gallimard Publ., 439 p. (In French)
- Rabelais, F. (2007) *Gargantua*. Paris: Gallimard Publ., 673 p. (In French)

## References

- Barthes, R. (1993) *Le Bruissement de la langue* [*The rustle of language*]. Paris: Seuil Publ., 448 p. (In French)
- Guyot, G. (2003) *Latin et latinité dans l'œuvre de Léon Bloy* [*Latin and Latinity in the work of Léon Bloy*]. Paris: Honoré Champion Publ., 546 p. (In French)